

In Memoriam : Le Père Garrigou-Lagrange OP

Autor(en): **Nicolas, J.-H.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg**

Band (Jahr): **11 (1964)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IN MEMORIAM

Le Père Garrigou-Lagrange OP

Le 15 février 1964 a disparu, avec le R. P. Garrigou-Lagrange, un des derniers représentants et acteurs d'une époque de la vie de l'Eglise maintenant révolue. Notre Revue se doit de rendre hommage au grand théologien thomiste qui vient de s'éteindre.

Né en 1877, entré dans l'Ordre des Prêcheurs en 1897, le P. Garrigou-Lagrange s'est trouvé engagé dès les débuts de son activité dans les agitations et les luttes suscitées dans l'Eglise par le modernisme. Thomiste par les tendances les plus profondes et les plus spontanées de son esprit d'abord, puis par la formation reçue au *Studium* dominicain de la Province de France à Flavigny sous la direction du grand P. Gardeil, il fut un des artisans les plus prestigieux et les plus efficaces de la renaissance thomiste, inaugurée par la fameuse encyclique de Léon XIII, *Aeterni Patris* (4 août 1879). Son nom restera pour toujours attaché à cette période difficile et féconde de restauration et de défense des valeurs traditionnelles, dont l'histoire montrera sans doute qu'elle préparait et rendait possible l'ouverture que nous constatons aujourd'hui à des valeurs neuves ou renouvelées.

C'est sous son aspect philosophique qu'il a combattu le modernisme. De ce point de vue ce complexe mouvement de pensée peut se caractériser par le relativisme. Comme découragé par la nécessité qu'imposait une étude plus poussée de l'histoire et des sciences, de mettre en question beaucoup de certitudes considérées jusqu'alors comme acquises, ayant lui-même, sous l'influence des grands systèmes philosophiques modernes, mis imprudemment en question ses certitudes premières et immédiates, l'esprit humain commençait à se demander si l'idée même de certitude ne devait pas être révisée et si la vérité elle-même n'était pas relative à l'état donné d'une culture, variable selon les époques et les circonstances. Mais s'il en est ainsi, que devient la révélation divine, comment peut-on concevoir que Dieu nous communique par sa parole des connaissances vraies et immuables? Une vérité changeante peut-elle être la vérité divine, peut-elle venir de Dieu qui ne change pas?

Croire à la parole de Dieu exprimée dans les Ecritures, annoncée infailliblement par l'Eglise, cela implique que l'on admette la possibilité pour l'esprit humain d'accéder à la vérité, de s'y tenir, d'y progresser. Et comme le fondement de tout le processus rationnel est la saisie des notions premières et l'affirmation des premiers principes, c'est là que la vérité d'abord est

atteinte avec certitude. La parole de Dieu certes est plus certaine que toute évidence naturelle, mais comment Dieu peut-il parler à l'homme autrement qu'avec un langage d'homme, mettant en jeu des notions humaines? La certitude naturelle des premiers principes est la condition sans laquelle ne peut être engendrée dans l'esprit humain la certitude plus haute de la vérité révélée, et celui-là même qui sur le plan philosophique la nie, s'il est croyant et quand il fait l'acte de foi la retrouve nécessairement à l'état implicite et en acte exercé.

C'est donc à un problème fondamental et devenu très actuel que le P. Garrigou-Lagrange s'attaquait quand au début de sa carrière, en 1909, il écrivait son livre justement célèbre: *Le sens commun, la philosophie de l'être et les formules dogmatiques*. Il n'a cessé depuis de lutter pour cette grande cause de l'objectivité et de l'universalité des premiers principes, de la portée réaliste des notions et du caractère absolu de la vérité, qui se règle non sur les dispositions du sujet (sauf pourtant la vérité pratique dans une certaine mesure), mais sur l'être des choses. Le livre magistral, *Dieu, son existence et sa nature*, paru en 1915 et plusieurs fois réédité, une de ses œuvres les plus importantes et les plus durables, rassemble en une synthèse impressionnante de force et de rigueur les meilleurs fruits de sa méditation et de ses luttes en ce domaine.

Ce faisant, il avait conscience de défendre l'intelligence dont la vérité est le bien propre et dont le relativisme proclame la radicale impuissance, mais c'était pour soumettre cette intelligence à la parole de Dieu après lui avoir montré la voie de son épanouissement et de sa grandeur dans la soumission à l'être.

Car plus que quiconque il avait le sens de la transcendance de la vérité révélée. S'il a lutté avec tant de force et de persévérance contre toute tentative pour réduire la Révélation à une expérience religieuse, dont les dogmes seraient l'expression toujours réformable et perfectible, c'est précisément pour préserver jalousement ce caractère de la Parole de Dieu de venir d'un autre, de l'Autre, et de nous apprendre des vérités nouvelles que nous ne saurions pas sans elle. Et à cette surnaturalité de la Révélation correspond en l'homme la surnaturalité de l'acte de foi, dont le P. Garrigou-Lagrange fut aussi un ardent défenseur, principalement dans un autre grand livre, *De Revelatione per Ecclesiam proposita*, dont la première édition est de 1918. Si par *immanence* on entend seulement l'intériorité de la Parole de Dieu et que c'est à la Vérité divine se révélant qu'adhère immédiatement le croyant, alors une telle notion correspond très exactement à cette conception de la foi, toute intérieure, mais toute dépendante en même temps d'une vérité reçue, et reçue par l'intermédiaire d'instruments humains et d'un magistère visible: car loin d'exclure la transcendance, elle en assure le réalisme en la plaçant, non dans une région inaccessible à toute saisie intellectuelle et où par conséquent elle serait pour nous comme si elle n'était pas, mais à la source même de notre vie spirituelle; au-delà du moi, mais en Celui qui m'est plus intime que moi-même, *intimior intimo meo*.

Cette intelligence humaine, si ample et pénétrante chez lui, et dont il a exalté les pouvoirs, il en savait aussi les limites. Et s'il a maintenu sans

défaillance que l'acte de foi était un acte d'intelligence et la saisie authentique en des formules humaines de la vérité divine, il avait vivement conscience de l'imperfection et de la misère de cette saisie purement intellectuelle d'une Vérité qui est aussi le Bien, qui est Amour, qui est Dieu. Aussi a-t-il cherché dans la connaissance mystique le complément nécessaire et combien savoureux de la connaissance intellectuelle. Dans ce domaine aussi il a été un maître justement renommé: un maître de doctrine théologique par les profondes élucidations qu'il a apportées aux divers problèmes que pose la vie mystique; un maître spirituel aussi, par le zèle infatigable qu'il a déployé pour instruire et diriger, en des livres, des articles de revue, des prédications de retraite, des entretiens et des lettres, ceux qui désiraient à sa suite et sous sa conduite progresser dans la vie intérieure. Dans l'histoire de la spiritualité contemporaine il restera célèbre à juste titre par la lutte qu'il mena entre les deux guerres pour établir, défendre, faire accepter par l'ensemble des théologiens l'appel de tous les chrétiens à la contemplation mystique, inscrite comme une promesse dans leur grâce baptismale et non pas octroyée à quelques-uns comme une grâce exceptionnelle. Outre l'intérêt théologique d'une thèse fondamentale dont dépend la définition même de l'état mystique, on ne saurait dire le nombre d'âmes qui, dans les cloîtres et dans le monde, ont été libérées par cet enseignement et encouragées à suivre l'appel vers une union profonde avec Dieu, qu'elles sentaient en elles mais qu'elles n'osaient reconnaître par crainte de tomber dans la présomption. Les grands livres de théologie spirituelle du P. Garrigou-Lagrange, *Perfection chrétienne et contemplation*, le premier (paru en 1923) et sans doute le plus important, *L'amour de Dieu et la croix de Jésus*, dans lequel il reprenait et synthétisait, en 1929, un ensemble d'études antérieures sur les purifications passives, *La Providence et la confiance en Dieu; fidélité et abandon*, en 1932, et le traité dans lequel il livrait au public, dès 1938, les fruits de son enseignement au collège angélique dans la chaire de théologie ascétique et mystique, enseignement qui devait se poursuivre durant de longues années, tous ces livres ont alimenté et alimenteront encore pendant longtemps à la fois la réflexion des théologiens et la ferveur des spirituels: car ils se situent dans un genre mixte, à la fois œuvres de science et ouvrages de spiritualité; science animée du dedans par une grande ferveur intérieure et enrichie de multiples expériences connues par confidences; spiritualité éclairée par une théologie exigeante et fortement pensée.

Notre intention n'est pas de donner ici une bibliographie complète du P. Garrigou-Lagrange. Nous serions pourtant trop incomplet si nous ne mentionnions pas ses longues et ardentes luttes pour expliquer, établir et défendre les positions thomistes dans les questions de la grâce, et le livre dans lequel il a repris et unifié une foule d'études sur ces sujets: *La prédestination des saints et la grâce. Doctrine de saint Thomas comparée aux autres systèmes théologiques*, publication séparée du grand article *Prédestination*, qu'on lui avait demandé en 1934 pour le *Dictionnaire de théologie catholique*. Il faut enfin rappeler les divers traités de théologie dogmatique en latin qui ont diffusé dans un large public d'étudiants et de professeurs son enseignement.

Le P. Garrigou-Lagrange était, par la profondeur et l'ampleur de sa

pensée, par la présence constante en son esprit des principes de la théologie et la puissance avec laquelle il savait en projeter la lumière sur toutes les questions, même les plus particulières, un très grand théologien. Il restera certainement dans la postérité, non seulement par son nom mais aussi par son œuvre. Pourtant il avait comme ont les plus grands ses limites, ses lacunes, et il se trouve qu'elles le diminuaient précisément dans sa capacité de suivre les orientations actuelles de la recherche théologique, de sorte que, quand on le compare aux théologiens qui illustrent aujourd'hui l'Eglise, sa vraie grandeur risque d'être éclipsée.

Cette grandeur était d'abord et avant tout dans le sens intransigeant qu'il avait de l'absolu de la vérité et de la soumission qu'elle exige de l'intelligence: soumission à l'être sans doute, mais au-delà à Dieu qui a tout créé, à la Parole de Dieu qui nous a révélé le mystère de sa vie intime et de la communication qu'il en fait aux hommes par Jésus-Christ, au magistère de l'Eglise à qui les signes où s'exprime immuablement cette Parole ont été confiés. Sa faiblesse était de ne pas discerner suffisamment l'écart qu'il y a entre cette Vérité totale et la vue toujours partielle et toujours perfectible qu'un esprit particulier en peut prendre. Doué d'une clarté de regard intellectuel peu commune, il avait une conscience trop vive et trop actuelle de la certitude des principes et de la nécessité du raisonnement qui lui faisait apparaître dans leur lumière les conclusions, pour éprouver l'inquiétude du doute. Mais le doute, s'il peut paralyser l'esprit ou l'égarer, est aussi un stimulant, et il suscite la recherche dans des voies inattendues qui souvent, pas toujours, se révèlent fécondes: car ce qu'on voit est certain, mais ce qu'on ne voit pas est aussi à connaître pour que l'esprit s'étende à toujours plus de vérité. On ne saurait nier que de ces recherches le P. Garrigou-Lagrange ne percevait guère la nécessité, moins intéressé par leurs résultats positifs que préoccupé des risques qu'elles présentaient, des erreurs plus ou moins graves qu'elles favorisaient, et même, il faut le dire, des remises en question auxquelles obligeaient certains de leurs résultats: car la recherche projetée à son terme sur les certitudes initiales la contestation dont elle naît, non pour les ébranler véritablement, mais souvent pour les dégager de parti pris qui se mêlent à elles et les parasitent. A l'inverse, entraîné par le poids de ses évidences intérieures, un esprit comme celui du P. Garrigou-Lagrange, qui allait droit à l'essentiel et dont la prise était si ferme risque d'étendre indûment à tout ce qu'il connaît la certitude des vérités premières qu'il éprouve si vivement, et qui lui donne, avec une sûreté de jugement inappréciable, une redoutable habitude d'avoir raison.

Le dialogue, dont on voit mieux aujourd'hui le rôle important qu'il doit jouer dans la vie de l'esprit et dans la recherche de la vérité, n'est pas familier à ce genre d'esprits. Il n'était guère facile avec le P. Garrigou-Lagrange. Cette grande intelligence, certainement capable des constructions les plus personnelles, et qui en fait imprimait sa marque propre aux études qui se voulaient le plus traditionnelles, s'était volontairement et généreusement établie dans la situation du disciple. Disciple d'abord et essentiellement à l'égard de la Parole de Dieu, et c'est la grandeur propre du théologien d'aller jusqu'à l'extrême de cette soumission, car tout ce qu'il peut savoir et dire

de valable ne peut être que le fruit de sa réflexion sur l'enseignement révélé. Disciple aussi à l'égard de l'Eglise, interprète autorisé de la Parole de Dieu, et cela aussi est la condition de toute vraie théologie: peut-être pourtant doit-on regretter qu'il se soit trop peu préoccupé de discerner dans l'enseignement de l'Eglise les divers degrés d'autorité et pour cela d'en étudier les diverses formes, l'évolution historique, les sources révélées. Disciple aussi à l'égard de saint Thomas: disciple magnifiquement fidèle et fervent, dont on ne peut pas sérieusement contester que pour l'essentiel et en profondeur il ait atteint la vraie pensée du maître, mais qui, là encore, trop peu soucieux de critique exégétique et historique, avait trop tendance à amalgamer les interprétations ultérieures avec la pensée gèneuine de saint Thomas lui-même. Ainsi nourri d'une doctrine qu'il avait reçue comme de maîtres dont on cherche à comprendre à fond l'enseignement, à qui on pose des questions, mais avec qui on ne songe pas à discuter, dont on accepte l'autorité sans contestation, il était devenu lui-même un maître et traitait ses auditeurs comme ses lecteurs en disciples, à qui il prêtait une docilité égale à celle dont il avait fait lui-même un si grand profit, – grâce d'ailleurs à sa forte personnalité intellectuelle et à sa manière de repenser pour son compte tout ce qu'il recevait de ses maîtres. La part inévitable d'interprétation propre, de rétrécissement selon l'orientation de l'intérêt intellectuel et aussi selon les limites personnelles, que comportait la synthèse ainsi obtenue, était rendue plus lourde par l'inaptitude au dialogue qui provenait de cette relation de maître à disciple dans laquelle spontanément, et sans aucun orgueil, il s'établissait à l'égard de l'autre. Il ne s'intéressait guère à un point de vue qui n'était pas le sien, à une préoccupation que lui-même n'éprouvait pas.

On lui reprochait d'être intransigeant et de préconiser à l'excès les méthodes de sévérité dans le domaine de la doctrine qui était le sien. En réalité, quand il était en présence des personnes, la profonde bonté de son cœur lui donnait cette compréhension à laquelle ne le disposait pas le mouvement propre de son intelligence. Mais il aimait trop passionnément la vérité pour que l'erreur ne lui paraisse pas le plus grave des maux, et quand elle se présentait toute seule à lui, dans un écrit, il était trop peu enclin peut-être à la situer dans le contexte général d'une recherche intellectuelle, trop empressé à la pourfendre. Doit-on le lui reprocher? On ne saurait nier que certaines erreurs, quelle que soit l'intention de leurs auteurs, mettent gravement en péril la foi catholique, et si on devait proscrire au nom de la charité toute lutte, même âpre et violente, contre de telles erreurs, ce sont de splendides et irremplaçables monuments de la tradition ecclésiastique que l'on devrait écarter, beaucoup des écrits d'Athanase, des Cappadociens, de Cyrille, d'Augustin et de tant d'autres. D'autre part, et s'il s'agit d'erreurs moins manifestes, moins réelles aussi, comme celles qui se rencontrent souvent au cours d'une recherche intellectuelle authentique, on doit remarquer que précisément la contestation des résultats d'une telle recherche et leur confrontation aux données traditionnelles est de soi une collaboration invitant le chercheur soit à redresser sa marche, soit à mieux assurer son pas, soit même à voir plus clairement le bien-fondé du renouvellement qu'il propose. Il est hautement souhaitable que cette contestation se fasse dans un esprit de

dialogue, mais, même faite autrement, elle n'est pas inutile, et on ne doit pas en récuser le principe, si du moins elle reste inspirée par le goût de la vérité.

Ces choses-là ne sont pas dites pour offenser une grande mémoire, mais au contraire pour placer dans la vérité l'hommage très sincère qu'elle mérite et qu'on veut lui rendre. On ne pourrait sans injustice et sans dommage méconnaître, en raison de quelques erreurs et de manifestes limites, attribuables au caractère et aux circonstances, mais aussi revers regrettables de qualités éminentes, la grandeur d'une admirable vie toute consacrée à la recherche et à l'enseignement de la vérité qui sauve, et l'importance d'une œuvre dont les défauts ne doivent pas dissimuler la valeur. Valeur durable que l'histoire certainement consacrerait.

J.-H. NICOLAS OP

Professeur à l'Université de Fribourg